

RENÉ PUAUX

LA MORT
DE
SMYRNE

PARIS

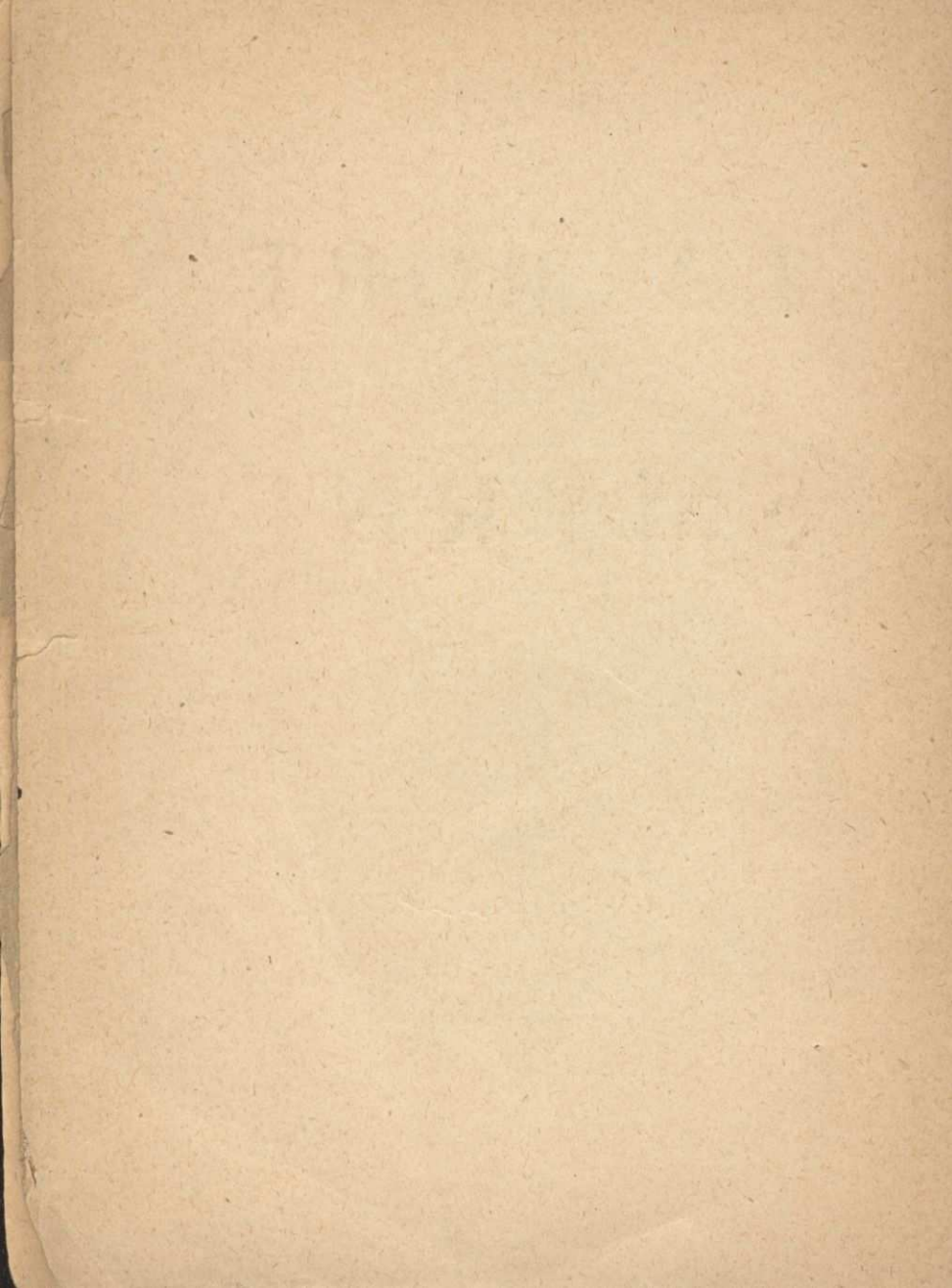
ÉDITION DE LA REVUE DES BALKANS

71, RUE DE RENNES, 71

1922



La Mort de Smyrne



RENÉ PUAUX

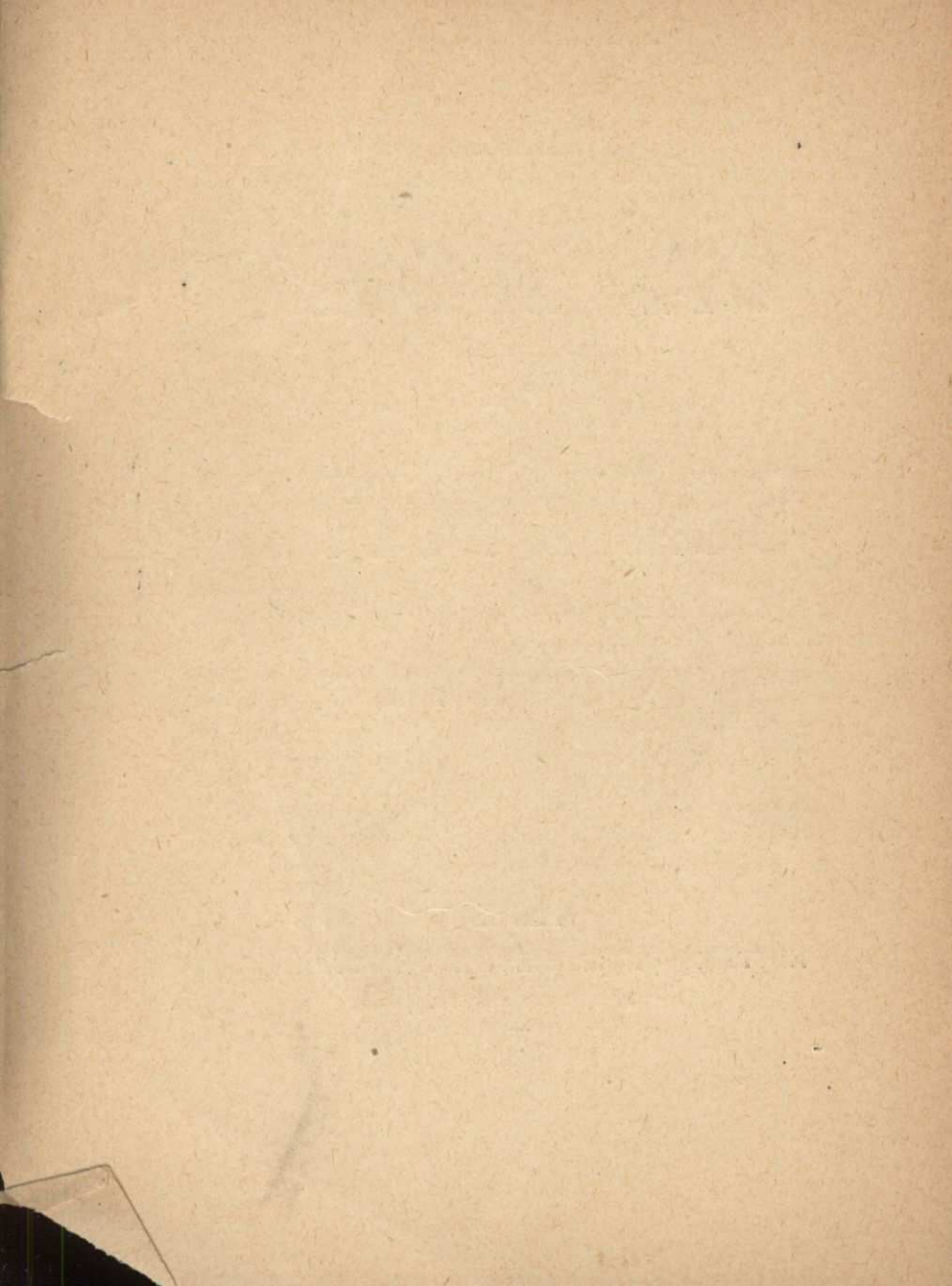
LA MORT
DE
SMYRNE

PARIS

ÉDITION DE LA REVUE DES BALKANS

71, RUE DE RENNES, 71

1922



La Mort de Smyrne

I

L'entrée des Turcs à Smyrne.

Il est actuellement possible, en confrontant les divers témoignages recueillis, de reconstituer les phases successives de la catastrophe de Smyrne.

L'attaque turque fut déclanchée le 26 août et le front grec céda. On ne crut pas cependant, à Smyrne, à l'imminence du danger. Cependant le 4 septembre (le lundi) le consul d'Angleterre conseillait à la colonie anglaise de s'embarquer sur l'un des quatre navires hôp'aux qui se trouvaient dans le port. Une centaine suivirent immédiatement cet avis et prirent passage sur le *Mingary* qui appareilla pour Chypre le 8. Les paquebots *Antioch* et *Maine* recueillirent les autres contingents les 9, 10 et 11.

L'armée grecque en déroute affluait dans la ville, mais il n'y eut pas de désordre. Les hommes paraissaient avoir l'unique préoccupation de s'embarquer au plus vite. Ils paraissaient avoir perdu très vite le contact avec l'armée régulière turque, mais se plaignaient d'avoir été harcelés

par les tchetés (irréguliers turcs) et d'avoir essuyé des coups de feu des paysans turcs dans les villages traversés, ce qui avait donné lieu à d'implacables représailles. L'armée de retraite avait fait le vide derrière elle, coupant les ponts et la voie ferrée et mettant le feu aux cantonnements possibles de l'armée turque poursuivante.

La cavalerie turque entra dans Smyrne le samedi matin 9 septembre. Elle défila sur le quai en bon ordre. Il n'y eut pas d'autre incident qu'une grenade à main jetée par un inconnu au moment où l'escadron turc passait devant le bureau des passeports. Un officier fut blessé. Une panique s'ensuivit. La boutique d'un armurier fut pillée, quelques magasins subirent le même sort dans le quartier du port, mais la présence de patrouilles alliées dans la zone du quai, de la rue parallèle et de la rue Franque, maintint un semblant d'ordre.

Par contre, le pillage commença dans le quartier arménien dès l'après-midi du 9 et, à la fin de la journée, le bazar arménien était pratiquement déjà ravagé (1). Les consuls européens intervinrent auprès du général Nourreddine pacha qui assumait les fonctions de gouverneur militaire. Il les rassura, se portant garant de l'occupation pacifique de la ville.

Cependant, des désordres de plus en plus graves n'allaient pas tarder à se produire. Dans la nuit du samedi 9 septembre, raconte M. Stephenson, représentant la maison Maple et C^{ie}, un parti de Turcs entra en conflit avec divers éléments de basse classe venus de l'intérieur qui encombraient les baraquements de l'hôpital près du pont des

(1) Lettre d'un jeune Anglais de Smyrne, 10 septembre, publiée par le *Daily Telegraph* du 18.

Caravanes. Il y eut des morts. Il est également certain que des massacres eurent lieu dans le quartier arménien. Les victimes arméniennes de cette nuit-là sont estimées à 150. Un assez grand nombre de femmes et de jeunes filles arméniennes furent enlevées par les soldats turcs et des maisons furent pillées. Des attentats furent également signalés cette nuit-là dans le quartier grec de Bounar-Bachi.

Certains témoins affirment que des incendies éclatèrent dans le quartier arménien cette même nuit. Les Turcs occupèrent le bureau des passeports le dimanche 10 et commencèrent à exercer un contrôle très sévère sur les partants.

Ce même jour Nourreddine pacha demanda la dissolution des gardes consulaires, garantissant la vie et les biens de tous. On manquait à ce moment-là, dans les consulats, de renseignements sur l'étendue des crimes commis la nuit précédente. Les bureaux étaient assiégés par les fugitifs qui demandaient à s'embarquer. On se rallia à la proposition de Nourreddine pacha.

Le gouverneur militaire turc de Smyrne, en dehors de l'application du principe cher aux nationalistes d'Angora : « La Turquie aux Turcs », qui lui faisait demander le retrait des contingents européens, devait avoir une raison plus pratique d'insister sur ce point. Il s'agissait pour lui d'avoir les mains libres.

Le lundi 11, il ordonnait une chasse générale aux Arméniens. Ceux-ci, déjà avertis par les malheurs de la nuit de samedi à dimanche, avaient hâtivement cherché à se mettre à l'abri.

M. Stephenson raconte :

« Le lundi je me rendis à mon entrepôt pour voir si tout était en ordre. Mon employé arménien y avait enfermé

une trentaine de ses coreligionnaires. Me prenant pour un Turc, ils refusaient de m'ouvrir. Ils étaient armés. Je leur fis abandonner leurs armes. Cette même nuit je m'embarquais sur le *Maine*, non sans avoir été le témoin de scènes déchirantes, notamment dans le quartier arménien. Pendant toute la journée et la nuit de lundi, la fusillade était continuelle, on entendait des coups de revolver et le meurtre et le pillage faisaient rage. »

Les voyageurs arrivés à Malte par le vapeur *Bavarian* (1) témoignent qu'un grand nombre d'Arméniens avaient cherché refuge dans l'église cathédrale arménienne. Les Turcs essayèrent d'abord de les faire sortir, mais, n'y réussissant pas, jetèrent des bombes dans l'église. Les Arméniens se défendirent comme ils purent et furent finalement massacrés dans l'intérieur même de l'église.

Sur ce même moment du drame, des voyageurs français arrivés à Marseille par le *Phrygie* racontent (2) :

« Le 11 septembre une agitation arménienne s'est manifestée : une foule énorme installée dans la cathédrale arménienne s'est armée et avait attaqué, dit-on, des patrouilles turques. »

L'in vraisemblance de cette version éclate aux yeux, car on ne voit pas une foule installée dans une cathédrale, attaquant des patrouilles.

Plus loin il est dit « que les Arméniens esquissèrent une résistance aux Turcs » et que « leur quartier devint bientôt le siège d'une véritable lutte où les mitrailleuses entrèrent en jeu ». Qui dit résistance, dit bien attaque d'autre part.

Tous les témoignages concordent pour dire que les Turcs,

(1) Télégramme de Malte au *Times*, 18 septembre.

(2) Le *Figaro*, 22 septembre.

peu de temps après leur arrivée à Smyrne, cernèrent le quartier arménien. Un résident britannique a déclaré au correspondant du *Times* à Constantinople (1) qu'il vit de ses yeux, dans le quartier arménien, les rues jonchées de cadavres d'hommes et de femmes. Lorsque l'incendie éclata le 12, les troupes turques barraient les rues et maintenaient les Arméniens dans la zone en feu.

Le docteur Wilfred Post, de New-York (2), déclare que les meurtres et les pillages commencèrent bien avant l'incendie. « Il y avait, dit-il, tant de cadavres dans les rues, que je devais descendre de l'auto et les déplacer pour faire passer la voiture. »

Moustapha Kemal était arrivé le dimanche 10 et s'était installé à Cordelio, dans la villa qu'habita le roi Constantin. Il vint à Smyrne s'entretenir avec le général Nourreddine. D'après des témoignages sérieux, le chef du mouvement nationaliste d'Angora, sentant ses troupes très excitées et craignant de ne plus les avoir en mains, s'il se montrait trop rigoureux, autorisa le pillage. C'est à la suite de cette décision du chef suprême que le général Nourreddine donna l'ordre, le lundi 11, de la chasse aux Arméniens.

A l'arrivée des premiers détachements turcs, le samedi matin, une affiche signée de Moustapha Kemal pacha proclamant que le meurtre des chrétiens serait puni de la peine capitale avait été placardée. Les chrétiens, que cette proclamation avait relativement rassurés, eurent, le lundi, la surprise de voir que les mots « peine capitale » avaient été remplacés par la simple formule « punition ».

Un témoignage assez significatif est celui des employés

(1) Télégramme du 16 septembre.

(2) Télégramme de New-York, 21 septembre, au *Daily Telegraph*.

américains du *Near East Relief*, dont les magasins furent préservés par l'intervention de la garde turque qui avait mission de les protéger, et qui expliqua aux pillards qui se présentaient que ces dépôts étaient, par *faveur exceptionnelle*, « interdits au pillage ». Le haut commandement turc avait donné des ordres en conséquence. De même il est significatif que les autorités turques conseillèrent aux fonctionnaires étrangers du chemin de fer de coiffer le fez et de mettre un brassard pour échapper aux sévices que les autorités turques savaient pertinemment devoir avoir lieu.

Tandis que, dans le quartier arménien, les massacres s'amplifiaient d'heure en heure, les Turcs, tant réguliers qu'irréguliers, se répandaient plus au nord dans le quartier grec.

Le correspondant du *Times* télégraphiait de Constantinople, le 16 septembre, qu'avant l'incendie un détachement naval anglais qui gardait l'usine à gaz, assista au viol, en pleine rue, de plusieurs femmes grecques par des soldats turcs. Les marins anglais ne purent pas intervenir, ayant reçu l'ordre formel de s'abstenir de toute action en dehors de la surveillance des gazomètres.

Le rapt des femmes et des jeunes filles est une vieille tradition chez les soldats turcs et les témoignages à ce sujet sont aussi nombreux que révoltants. Des femmes furent violées sous les yeux de leur mari ou de leur père, assassinés s'ils tentaient d'intervenir. Un Grec, employé dans une maison anglaise et qui avait réussi à se cacher, assista au meurtre de son père et au viol de sa femme et de sa fille. Un Levantin, naturalisé Américain, se suicida, après avoir subi le même spectacle (1). Quant à l'arresta-

(1) *Daily News*. Télégramme de New-York du 19 septembre.

tion et au dépouillement des passants, même européens, ils étaient d'un usage courant.

Le capitaine J.-B. Rhodes, du destroyer américain *Litchfield*, accompagné de cinq matelots, sauva six civils britanniques de la mort, après le retrait des détachements anglais.

Il y eut cependant à Smyrne même des victimes européennes. Les Turcs, le 13, assassinèrent dans le consulat d'Angleterre qu'ils envahirent, un employé occupé à faire des ballots de dossiers. Ils mirent également à mort deux employés anglais de la poste et placèrent, par ironie, un petit drapeau anglais dans la main raidie de l'un des cadavres.

Un vieil évangéliste, L. Maltass, fut également assassiné ainsi qu'un Italien infirme et sa sœur.

Un témoin américain raconte qu'à un moment donné il vit un irrégulier turc s'attaquer à une infirmière française de la Croix-Rouge. La scène avait également pour spectateur un marin français à bord d'un destroyer amarré à proximité. Le matelot, indigné, prit sa carabine et tira sur le brigand. Au cinquième coup, d'une balle dans la tête, il réussit à l'abattre.

La chasse aux Arméniens, les attentats, le pillage continuèrent pendant la journée du 12. M. T. Roy Treloar rapporte que, le 11, les Arméniens étaient réunis par groupe de cent, conduits au Konak (palais du gouverneur) et mis à mort. Le 12, M. T. Roy Treloar assista aux recherches des Arméniens. L'un d'entre eux ayant trouvé refuge dans le jardin du consulat britannique, les Turcs exigèrent qu'il leur fût livré. « Je me trouvai, ajouta le témoin, sur le quai avec plusieurs officiers de marine américains. Un peu plus loin se trouvait une escouade de nos marins. Soudain

apparurent trois Turcs poussant devant eux deux prisonniers arméniens. L'un d'eux se jeta dans l'eau et nagea pour se cacher derrière une barque américaine. Les Turcs tirèrent sur lui immédiatement, sans se préoccuper des marins aux oreilles desquels les balles sifflaient. L'autre Arménien ayant également été tué, les Turcs poursuivirent tranquillement leur route.

Les massacres d'Arméniens continuèrent mardi soir et des milliers furent égorgés. Le lendemain l'odeur pestilentielle était telle que l'on ne pouvait réellement approcher de certains quartiers.

Et M. T. Roy Treloar ajoute :

« M. Dobson, un pasteur anglais, qui courut les plus grands dangers en s'employant à enterrer les morts et à soulager les souffrances, a vu personnellement les plus abominables atrocités et lui, moi et plusieurs autres sommes prêts à comparaître devant n'importe quelle commission et dire ce que nous avons vu. »

L'incendie.

L'incendie éclata le mercredi 13 tout au début de l'après-midi. Quand on a lu ce qui précède, quand on sait que les pillages et les meurtres avaient commencé dès le samedi 9 et quand on se souvient du passage de la déposition de M. Treloar où il dit que le mercredi matin l'infection des cadavres, laissés sans sépulture depuis le 9 au soir, était devenue intolérable, on comprend clairement ce qui s'est passé. Les Turcs, après avoir pillé le quartier arménien et massacré une grande partie de ses habitants, ont eu recours au feu pour faire disparaître la trace de leurs forfaits.

C'est là l'opinion très nette de nombreux témoins. Le premier télégramme qui soit parvenu en Europe est celui de l'envoyé spécial de la *Chicago Tribune*, M. John Clayton, qui reproduisait le témoignage de miss Minnie Mills, directrice de l'école américaine, au centre du quartier arménien. Celle-ci avait vu un gradé turc, de l'armée régulière, entrant dans une maison arménienne, proche de son école. Il tenait en main des bidons. Peu après sa sortie, la maison flambait.

Le major général sir F. Maurice, envoyé spécial du *Daily News* à Constantinople, télégraphiant, le 18 septembre, les résultats de son enquête, écrivait :

« Le feu prit le 13 dans l'après-midi dans le quartier arménien, mais les autorités turques ne firent aucun effort

sérieux pour l'arrêter. Le lendemain on vit un grand nombre de soldats turcs jetant du pétrole et mettant le feu aux maisons. Les autorités turques auraient pu empêcher le feu de gagner les quartiers européens. Les soldats turcs, agissant délibérément, sont la cause première de la terrible extension du désastre. »

Le correspondant particulier du *Times* à Malte, après interrogatoire des réfugiés, télégraphiait, le 18, que le feu avait pris simultanément dans trois quartiers.

M. T. Roy Treloar, que nous avons déjà cité, déclare que le premier incendie commença à deux heures de l'après-midi le 13. A cinq heures, quatre autres foyers d'incendie étaient visibles. « Dans l'opinion de nombreux Anglais éminents de Smyrne, on eut recours à l'incendie, écrit-il, pour effacer les traces des immenses boucheries commises dans le quartier arménien. »

Il ajoute que l'on a la preuve que les Turcs barricadaient les maisons avant d'y mettre le feu et qu'ils jetèrent du pétrole dans le quartier arménien.

Le correspondant de l'*Echo de Paris* à Marseille (20 septembre) a recueilli de la bouche des passagers du *Phrygie* des indications portant à vingt le nombre des foyers d'incendie. L'un de ces rescapés a dit que « les kémalistes cernèrent le quartier arménien et commencèrent à incendier les maisons à l'aide de bombes et de pétrole ».

Le correspondant de Constantinople du *Manchester Guardian* télégraphiait, le 20, qu'après interrogatoire des réfugiés arrivés de Smyrne, il avait la certitude que le feu avait été mis intentionnellement par les Turcs. L'un des témoins avait vu des soldats turcs lancer du pétrole.

Des témoins américains, arrivés à Constantinople le 20 à bord du destroyer *Simpson*, ont été unanimes à faire

porter aux Turcs l'entière responsabilité du sinistre. Ces observateurs impartiaux ont déclaré : « La haine des kémalistes à l'égard des Arméniens est beaucoup plus violente qu'à l'égard des Grecs. Les Turcs étaient décidés à exterminer les Arméniens dès leur arrivée. Après que l'incendie eut fait rage pendant quelques heures, le vent tourna subitement du nord au sud, portant les étincelles sur le quartier européen. Les Turcs se rendirent compte alors de leur erreur. Les kémalistes n'avaient pas songé à détruire toute la ville pour la possession de laquelle ils avaient lutté pendant des années, sacrifiant bien des vies et une somme d'argent considérable. »

Les marins américains en patrouille déclarent qu'ils ont vu des soldats turcs mettre le feu à des maisons.

Le correspondant du *Morning Post* à Constantinople télégraphiait le 19 : « Ayant pu confronter les déclarations d'un grand nombre de fugitifs anglais, serbes et autres, tous de classe cultivée, je crois nécessaire de déclarer que toutes concordent pour dire que le feu fut mis par des irréguliers turcs, avec la connivence des troupes régulières et l'apparente connivence des autorités militaires.

« Lorsque les premières troupes régulières eurent fait leur entrée, les représentants de Kemal ne firent aucun effort pour prendre en mains l'administration de la ville qui fut bientôt remplie d'irréguliers dans un but assez facile à comprendre. Le pillage commença dans le quartier arménien, pillage qui fut bientôt suivi par des incendies; des témoins anglais et serbes m'ont affirmé de la façon la plus catégorique avoir vu des soldats turcs entretenant l'incendie. La raison de cette attitude serait double. La première serait que les kémalistes, ayant décidé que Smyrne devait redevenir une ville purement turque, le meilleur moyen était

de détruire le quartier commerçant européen et les résidences européennes et, d'autre part, que Kemal n'avait pas d'autres moyens de récompenser les irréguliers des services qu'ils lui avaient rendus. Je ne donne ces conclusions, dit en terminant le correspondant du *Morning Post*, qu'après examen des témoignages recueillis. »

M. John Clayton, envoyé spécial du *Chicago Tribune*, télégraphiait, le 15 septembre, de Smyrne même : « Aucun doute ne subsiste sur l'origine du feu. Au témoignage fait sous serment des directeurs américains du Collegial Institute, la torche fut tenue par des soldats turcs de l'armée régulière. » Malgré les assurances de Kemal, la Turquie a « réglé les vieux comptes ». Le problème des minorités est à jamais résolu.

III

Dans la banlieue de Smyrne.

A Bournabat.

Le matin du 9, alors que la cavalerie turque entrait dans Smyrne, les tchetés étaient à Bournabat, dans la banlieue de Smyrne. Le correspondant spécial du *Daily Mail*, M. Ward Price, télégraphiait le 9 que les tchetés « tuaient, brûlaient, pillaient ». La veille, 8 septembre, au moment où la cavalerie turque avait traversé Bournabat (qui est à une dizaine de kilomètres de Smyrne), deux coups de feu avaient été tirés sur elle du jardin de la maison de M. Lafontaine, une des plus vieilles et importantes familles anglo-françaises de Smyrne (1). Les agresseurs n'avaient pas été retrouvés, mais en représailles, la maison avait été saccagée.

Dans une lettre d'un jeune Anglais de Smyrne, écrite le 10 septembre à son père demeurant à Kensington, et communiquée par ce dernier, on lit :

« Quelques-unes des personnes de Bournabat, appuyées des Grecs locaux, ont essayé l'autre nuit d'arrêter l'avance turque. Le village a, en conséquence, beaucoup souffert. Hier matin, il a été bombardé et beaucoup de gens ont été tués à coups de fusils et de mitrailleuses. J'ai vu X... (un

(1) Témoignage d'un Anglais de Smyrne, recueilli au Caire par le correspondant du *Daily Telegraph*.

vieux Grec de 65 ans) qui est arrivé à mon bureau vingt minutes avant l'arrivée des Turcs. Il avait aidé pendant toute la nuit à combattre les Turcs, il est très bas et craint pour sa famille qu'il a dû laisser là-bas (1). »

Il n'avait pas tort. Non seulement Bournabat fut mise à sac, mais les Turcs égorgèrent sans pitié jusqu'aux malheureuses servantes grecques et arméniennes des familles anglaises de la localité. M. Sykes, l'un des principaux résidents britanniques, vit égorger vingt-six de ces malheureuses. Un autre lot de vingt à vingt-cinq servantes qui avaient cherché refuge dans une propriété anglaise en furent arrachées (2) et tuées après avoir été odieusement outragées.

Un vieux résident anglais de Bournabat, le docteur Murphy, se trouvait dans un salon avec sa femme et ses deux filles, quand un officier turc, suivi de quelques soldats, pénétra de vive force dans la pièce. Les brutes brisèrent des vases sur la tête du vieillard qui mourut le lendemain. Mrs Murphy fut dangereusement blessée, leurs filles n'échappèrent aux outrages des soldats que par l'arrivée des servantes, sur lesquelles les soldats turcs se ruèrent immédiatement.

L'assassinat du docteur Murphy est confirmé par le correspondant du *Times* qui raconte que l'officier turc, saccageant le piano, les meubles, les objets d'art, déclarait que « la civilisation et l'humanité ne comptaient pas ». Deux demoiselles anglaises, les misses Steven, furent, à Bournabat, battues à coups de barres de fer.

(1) *Daily Telegraph* du 18 septembre.

(2) Témoignage de M. T. Roy Treloar, directeur de l'Eastern Carpet Co., fils de sir William Treloar, alderman de la Cité de Londres.

A Boudja.

Dans la localité de Boudja (banlieue sud de Smyrne), M. Oscar de Jongh et sa femme, sujets hollandais, furent assassinés de sang-froid. Voici des extraits d'une lettre d'un membre de la colonie britannique :

« Le même après-midi, on vint nous dire que M. et M^{me} Oscar de Jongh gisaient morts dans la rue en face de la maison Coraffa, en nous demandant s'il ne serait pas urgent d'enlever les cadavres pour qu'ils ne soient pas dévorés par les chiens. Nous y allâmes, en emmenant avec nous John Icard, son gendre, un officier italien, M. Roboly et Paul Missir. Nous trouvâmes les corps là où ils étaient tombés, morts évidemment sur le coup, au coin de la maison Coraffa. A cent ou cent cinquante mètres plus loin, du côté d'Apano Mahala, il y avait les cadavres de cinq ou six villageois. On dit (mais c'est un on-dit) que les villageois auraient tiré sur les cavaliers irréguliers turcs, et en auraient tué deux, d'où les représailles.

Mais en tout cas, la mort des de Jongh est un meurtre de sang-froid. On a raconté depuis que c'était un accident, les de Jongh ayant été renversés et piétinés par les cavaliers au moment où ils tournaient le coin de la maison. C'est un mensonge. Il n'y avait rien de ce genre et l'orifice des balles était visible. Le sang s'en échappait encore. Avec grande difficulté, nous parvînmes à les transporter au cimetière. Un prêtre catholique récita des prières et nous les laissâmes sous un arbre en attendant de pouvoir les inhumer. Le jeune H. de Jongh n'ayant pu trouver de cercueils, ils furent mis tels quels en terre, sans autre service funèbre, aucun prêtre n'ayant pu être obtenu. »

IV

L'assassinat de Mgr Chrysostome. Le témoignage décisif d'un Français.

On a cherché à excuser les Turcs des horreurs commises à Smyrne en parlant de légitimes représailles pour les excès commis par l'armée grecque en retraite. On voit d'abord mal le rapport que peuvent avoir ces représailles qu'on cherche à légitimer ainsi, avec le massacre général des Arméniens et l'incendie du quartier arménien. Le prétexte de la grenade lancée lors de l'entrée des troupes est insuffisant, car l'auteur de l'attentat réussit à s'enfuir, si bien que son identité arménienne demeure problématique et d'autre part, l'officier n'ayant été que blessé, cela ne justifiait pas un carnage général.

L'esprit sauvage des dirigeants turcs — au-dessus de tous les prétendus irréguliers qu'en désespoir de cause on charge de tous les méfaits — se révèle entièrement dans l'assassinat de Mgr Chrysostome, l'éminent et vénérable archevêque grec de Smyrne. Le général Nourreddine pacha le fit chercher à la Métropole. Dès son arrivée, il le couvrit d'injures, lui reprocha son attitude philhellénique pendant l'occupation grecque et lui signifia enfin que le tribunal révolutionnaire d'Angora l'avait depuis longtemps condamné à mort. Nourreddine ajouta qu'il ne lui restait plus qu'à le livrer au jugement de la populace.

Mgr Chrysostome fut alors jeté au milieu d'une foule musulmane en délire qui lui arracha la barbe, le poignarda et traîna le cadavre écartelé jusque dans le quartier turc où il fut livré aux chiens.

La presse française s'est abstenue de mentionner ces horribles détails. Bien mieux, profitant de l'équivoque de l'arrivée à Athènes de l'archevêque arménien qui avait réussi à échapper aux bourreaux, certains journaux ont affirmé triomphalement que Mgr Chrysostome était sain et sauf et qu'il ne fallait attacher aucun crédit aux nouvelles tendancieuses, de source grecque, sur les atrocités commises à Smyrne. Ces mêmes journaux n'ont même pas daigné insérer la rectification qui leur fut officiellement adressée.

C'est ainsi qu'on prétend écrire l'histoire et renseigner le public français. Mais il est des esprits sincères et justes qui ne craignent pas de proclamer la vérité. Ainsi, sommes-nous en mesure de reproduire le témoignage qu'un *protégé français*, M. M..., n'a pas craint de verser dans le dossier de cette douloureuse tragédie de Smyrne et, plus particulièrement, de l'odieux assassinat de Mgr Chrysostome. Voici le document décisif de cet impartial témoin oculaire :

« Le jeudi 7 septembre, les autorités grecques quittèrent Smyrne.

« D'ordre du consul général de France à Smyrne, M. Graillet, une milice composée de citoyens et protégés français fut chargée de maintenir l'ordre et de veiller à la sécurité des habitants. Jusqu'à samedi matin, l'ordre régnait malgré l'absence d'autorités. Samedi 9 septembre, à 9 heures du matin, l'armée régulière turque faisait son entrée dans la ville. A 10 heures, au moment où les troupes turques défilaient par la rue Franke, l'officier se trouvant à leur tête

s'arrêta pour demander la direction à prendre pour atteindre le quartier arménien. A ce moment même, M. Saman, habitant de Smyrne, qui se dirigeait vers l'église du Sacré-Cœur pour s'y réfugier, fut interpellé par un soldat (le troisième derrière l'officier) qui lui demanda l'heure. M. Saman ayant tiré sa montre, le soldat la lui arracha, le menaçant de sa baïonnette. Je protestai auprès de l'officier, mais celui-ci se borna à donner aux troupes l'ordre d'avancer.

« Une demi-heure après, un prêtre catholique italien, le père Scaliarino, vint m'avertir qu'il fallait se porter d'urgence au secours du métropolitite grec, Mgr Chrysostome, pour le mettre à l'abri du danger.

« Une patrouille française, composée de vingt hommes que j'accompagnais avec un autre milicien, se rendit aussitôt à la métropole, pour prier Mgr Chrysostome de venir s'installer au Sacré-Cœur ou au Consulat général de France. Mais Mgr Chrysostome refusa, disant que, pasteur, il devait rester auprès de son troupeau. La patrouille sortait à peine de chez le métropolitite, lorsqu'une voiture, avec un officier et deux soldats turcs, baïonnette au canon, s'arrêta devant la métropole. L'officier monta chez le métropolitite et lui donna l'ordre de le suivre chez le commandant de l'armée, Noureddin Pacha. Lorsque je vis emmener le métropolitite, je conseillai à la patrouille de suivre la voiture. Nous arrivâmes devant la Grande Caserne où se trouvait le commandant d'armée général Noureddin. Le métropolitite fut conduit par l'officier qui l'accompagnait devant celui-ci. Dix minutes après, il redescendait. Noureddin Pacha parut au même moment sur le balcon de l'édifice et, s'adressant aux quelque mille ou quinze cents musulmans, hommes et femmes, qui se trouvaient sur la place, leur déclara qu'il leur livrait le métropolitite, ajoutant : « S'il vous a fait du

« bien, faites-lui du bien, s'il vous a fait du mal, faites-lui du mal ! » La populace s'empara aussitôt de Mgr Chrysostome et l'emmena un peu plus loin devant la boutique du coiffeur Ismail, protégé italien, on l'arrêta et on lui passa une blouse blanche de coiffeur. La foule commença aussitôt à le frapper à coups de poing et de bâton, à lui cracher à la figure. On le cribla de coups de couteau. On lui arracha la barbe, on lui creva les yeux, on lui coupa le nez et les oreilles.

« A noter que la patrouille française assista jusqu'ici à cette scène. Les hommes (des marins) étaient hors d'eux-mêmes et tremblaient littéralement d'indignation et voulaient intervenir, mais conformément aux ordres reçus, l'officier qui les conduisait leur défendit de bouger, le revolver au poing. Nous perdîmes ensuite de vue le métropolitain qui fut achevé un peu plus loin.

« Comme je descendais avec la patrouille vers le quartier européen, nous rencontrâmes une auto derrière laquelle était attaché par les pieds, sa tête traînant sur les pavés, M. Jurucdjoglou, directeur du journal *La Réforme*, véritable loque humaine.

« Dans l'après-midi, les Turcs ayant prétendu que des grenades avaient été lancées contre les troupes par les Arméniens, je me rendis avec la même patrouille au quartier arménien.

« Près de l'église arménienne Saint-Stephano, dans une ruelle, nous trouvâmes trois cadavres d'enfants de 5 à 8 ans, la tête sectionnée du corps. Quelques maisons plus loin, toute une famille de sept personnes avait été égorgée. Les femmes avaient les seins coupés.

« En passant la rue Kénourio Machala, je vis de nombreux soldats et civils turcs en train de saccager et de piller

des bijouteries. La bijouterie de M. Pierre Tius, sujet italien, celle de M. John Righo, sujet grec, et celle de M. Louis Armao, sujet grec, ainsi que sa maison, furent complètement dévalisées. Rue Madamachan et rue Franque, les magasins, y compris ceux appartenant à des citoyens français, tels que M. M. Tassi, et au citoyen italien Joseph Manouso, furent complètement pillés.

« Dimanche, lundi et mardi, les massacres et le pillage continuèrent. Les magasins français de la rue Saint-Georges furent notamment dévalisés et saccagés.

« Toutes ces violences étaient commises par des soldats réguliers et des civils turcs. Mercredi, à 11 heures du matin, le feu éclata au Club Arménien, près de la gare de Basma Hané. Deux officiers turcs, des bidons de pétrole à la main, entrèrent au Club Arménien. Cinq minutes après, la maison était en flammes. C'est à cette scène qu'assista miss Mills, directrice du Collège américain. Le feu fut mis également à l'hôpital arménien, qui se trouve dans le même quartier, par les nommés Kémal bey, ancien sergent-major de la place de Smyrne, et Kadri bey, également ancien sergent-major de la place de Smyrne. Les voitures d'arrosage de la municipalité de Smyrne furent utilisées pour incendier rapidement le quartier arménien. En effet, ces voitures, remplies d'essence et de pétrole au lieu d'eau, parcouraient toutes les rues en les arrosant, tandis que des hommes qui les suivaient avec des torches mettaient le feu. En quelques heures la ville était en flammes.

« A 4 heures de l'après-midi, l'officier commandant le contre-torpilleur français *Tonkinois* me pria de l'accompagner au commissariat de police pour les passeports, afin d'obtenir l'envoi d'un agent de police pour la vérification

des passeports des personnes qui attendaient pour s'embarquer sur la *Phrygie*.

« Le commissaire de police répondit que c'était une grande faveur qu'il daignait nous faire, étant donné qu'il était en droit d'exiger que les passeports des Français fussent visés au commissariat.

« L'embarquement commença aussitôt. La foule était énorme. Les deux officiers du *Tonkinois*, avec une patrouille de marins, et un officier turc, avec une patrouille turque, faisaient le service d'ordre et vérifiaient l'embarquement des réfugiés sur le quai.

« Un Arménien protégé français fut tué d'un coup de baïonnette devant nous.

« Une foule immense de chrétiens amassée devant le Consulat de France réclamait la protection de la France. L'officier turc en question voulait faire chasser tout ce monde vers les quartiers en flammes. Les officiers français du *Tonkinois* s'y opposèrent. Une vive altercation s'ensuivit avec l'officier turc. Celui-ci, stimulé par les hordes turques qui cherchaient un prétexte pour massacrer les chrétiens amassés là, tira son revolver et abattit les deux officiers français. Une bagarre terrible et une vive fusillade eut lieu.

« Les civils turcs et la patrouille turque tirèrent sur la foule des réfugiés et les marins français. Des troupes américaines qui se trouvaient à proximité intervinrent, chassèrent les Turcs et rétablirent l'ordre. »

Signé :

Joseph M...

La xénophobie turque.

Par une coïncidence significative du caractère sauvagement xénophobe de la victoire kémaliste, au moment où le régime turc était établi à Smyrne, le dimanche soir 10 septembre, une foule hurlante, venant de Stamboul, traversait le pont de Galata et envahissait le quartier de Péra. Là, elle lapidait indistinctement toutes les maisons, brisant même les vitres des légations de Roumanie et d'Espagne, détruisant les enseignes des magasins français et tirant des coups de revolver.

Ce même jour, l'organe kémaliste *Tevhid i Efkiar* adressait des menaces non déguisées aux Arméniens... La chose vaut d'être notée. D'autre part, quand l'incendie de Smyrne fut connu à Constantinople, la presse turque accepta la chose avec une bien curieuse indifférence. Cet indice donnerait raison à ceux qui considèrent que l'incendie de Smyrne, faisant table rase des colonies européennes, entrait dans le plan de turquification intégrale de la Turquie, cher aux kémalistes.

Ce n'est que plus tard que, sentant ce que cette indifférence avait de révélatrice, la presse de Constantinople, sur un mot d'ordre d'Angora, commença à accuser les Grecs en retraite d'avoir mis le feu à Smyrne.

Il faut relever dans un télégramme envoyé de Constantinople le 18 au *Manchester Guardian* (20 septembre) le fait que Moustapha Kemal, dans une entrevue qu'il eut à Smyrne

immédiatement après la catastrophe, avec les représentants de la Commission de secours américaine, leur déclara qu'à l'avenir aucun collègue américain, aucun Y.M.C.A. (*Young Men Christian Association*), ni aucune autre institution chrétienne ne serait autorisée à Smyrne. Le même correspondant télégraphiait le 20 que deux fonctionnaires de l'Y.M.C.A. avaient essuyé des coups de feu de la part des soldats turcs.

*
**

Aussi bien, pour qui a lu ce qui précède, le doute n'est pas permis et l'on ne peut que plaindre ceux, officiels ou journalistes, qui, dans le but évident de servir certain mot d'ordre politique, ont pu, arrivant à Smyrne plusieurs jours après les événements, alors que tous les témoins terrorisés avaient fui, que les Turcs chassaient vers l'intérieur les survivant prisonniers, télégraphier, après une sommaire enquête auprès des Turcs eux-mêmes, que les Grecs et les Arméniens étaient responsables de la mort de Smyrne.

Pour faire accepter à l'opinion les redoutables et paradoxales concessions faites aux kémalistes, il importe évidemment de réduire à tout prix leurs responsabilités et de les blanchir, mais l'histoire ne connaît pas ce scandaleux opportunisme et ces quelques pages bien inutiles si l'on veut, en cette heure d'avengement européen, serviront pourtant de document pour l'avenir.

Le problème des réfugiés.

Le drame de Smyrne est déjà du passé. C'est une honteuse page de plus dans l'histoire de la Turquie. Nul n'en veut convenir aujourd'hui en France parce que l'on s'hypnotise sur cette idée de paix à tout prix qui fait tout oublier et même nier l'évidence. Mustapha Kemal et ses officiers peuvent tout se permettre, ils sont *a priori* innocents. La polémique et les plaidoiries ont fait bon marché du respect de la vérité historique. M. Franklin-Bouillon ose affirmer : « Ce sont les Grecs qui ont incendié Smyrne. » Il lance cette accusation avec cette superbe qui lui est familière, certain qu'on l'acceptera d'enthousiasme. En effet, nul ne proteste et il faut que le ministre de Grèce, M. Romanos, intervienne en personne pour rétablir les faits.

Mais à quoi bon discuter ? Le siège de l'opinion est fait. Il n'y a plus d'esprit critique en France. Les hommes que l'on avait coutume d'écouter sur les questions extérieures : MM. André Tardieu et Auguste Gauvain, prêchent dans le désert. La turcomanie et l'anglophobie tournent à la démence. A ce stade de la maladie, la thérapeutique est vaine, il n'y a plus qu'à espérer en la Providence.

Est-ce vers elle seule que les malheureuses victimes de cette tragédie doivent tourner les yeux ? Ceux qui ne voient

que les satisfactions à accorder aux Turcs pour s'assurer leurs bonnes grâces et établir ainsi, en Orient, une paix favorable à la reprise des affaires, songent-ils aux milliers et milliers de chrétiens qu'ils sacrifient dans ce but? Vraisemblablement pas. Et pourtant c'est là aujourd'hui l'angoissant problème d'une ampleur insoupçonnée. La reprise de l'Ionie par les Turcs a eu pour conséquence de provoquer l'exode désespéré de la plupart des chrétiens qui avaient échappé au poignard des massacreurs. Les îles de l'Archipel, la Thrace, la Macédoine et la Grèce ont vu soudain arriver des réfugiés par dizaines de mille dans le plus absolu dénuement. Les kémalistes, ayant par surcroît gardé prisonniers tous les hommes d'âge militaire (125.000 d'après les renseignements turcs, reproduits par le *Daily Telegraph* du 10 octobre) et toutes les jeunes filles et jeunes femmes de 15 à 35 ans, ces hordes d'exilés ne comportent plus que des vieillards et des enfants incapables de subvenir par un labeur rude à leur subsistance. M. Othis Swift, envoyé spécial de la *Chicago Tribune*, télégraphiait, le 15 octobre, le récit que venait de lui faire M. William Klutz, de la Commission de Secours Américaine. « 70.000 réfugiés d'Asie Mineure sont déjà à Salonique où il n'y a pas d'accommodements pour les recevoir. Ils couchent dans les rues, dans les jardins, dans les églises. On ne peut encore réaliser les proportions foudroyantes de la tragédie, car l'avalanche de la migration de Thrace n'est pas encore là. Les premiers réfugiés avaient été logés dans quatre grands camps en dehors de la ville, camps anglais qui datent de la guerre. Soixante-dix pour cent de ces malheureux souffrent de malaria et l'on manque de quinine. La saison des pluies étant imminente, il faut s'attendre à d'innombrables pneumonies, sinon au choléra et au typhus. Les camps offrent le spec-

tacle de scènes effrayantes. Nombreux sont ceux — vieillards, jeunes filles outragées par les Turcs, épouses qui virent leurs maris entraînés vers Angora — qui sont devenus fous de terreur. Ils errent dans les camps encombrés et puants en criant, blasphémant, chantant et sanglotant, sans que les milliers d'êtres qui les entourent, prostrés et accablés, leur prêtent attention. Des vieillards, séparés des leurs et sans nulle aide, gisent morts sur le plancher des baraquements sans que l'on s'en préoccupe. Des centaines d'orphelins cherchent vainement leurs parents dans la foule et des mères sont inlassablement en quête de leurs petits disparus. Des douzaines de bébés, dont certains de trois et quatre mois, ont été recueillis par des réfugiés. J'ai vu un vieil homme de soixante-dix ans donner le biberon à un innocent petit être qu'on avait jeté dans ses bras au moment de la fuite de Smyrne. Dans une église bondée, j'ai vu une Arménienne de quinze ans qui s'occupait d'un nouveau-né que quelqu'un avait placé près d'elle pendant son sommeil sur le quai de Smyrne. Comme je me fraçais un chemin parmi la foule, j'étais constamment arrêté par des femmes à demi folles qui, en pleurant, me suppliaient d'aller trouver Mustapha Kemal pour lui demander d'épargner leurs maris. Tous les réfugiés content d'odieuses histoires de la brutalité turque. »

Un autre témoin américain, M. Alfred E. Brady, du Comité du Secours de Smyrne, rapporte que les hôpitaux des îles grecques sont remplis de malheureuses victimes des Turcs. A Chio il a vu un enfant dont le père avait été tué et la mère violée par les Turcs. Lui-même avait reçu un coup de fusil dans la figure. Un enfant arménien de quatre ans avait reçu des coups de crosse. Le pauvre petit tremblait encore au moindre bruit.

Les navires de la Commission Américaine de Secours, bien que battant pavillon des Etats-Unis, eurent à essayer le feu des mitrailleuses turques comme ils s'approchaient de la côte pour y chercher des réfugiés. Un officier turc, aux demandes d'explications, répondit simplement : « Vous n'avez rien à faire ici. » Le sort de ceux que les Turcs ont empêchés de quitter l'Anatolie n'est pas douteux. Un télégramme Reuter de Tchanak, 15 octobre, rapportait que des femmes arméniennes, qui avaient réussi à gagner ce port sous un déguisement, affirmaient que les Turcs venaient de massacrer toute la population arménienne et grecque d'Ezine, à 40 kilomètres au sud de Tchanak.

Puisque l'Europe ne peut plus rien pour ceux qui sont restés, demeurera-t-elle également insensible au terrible destin des réfugiés ? Le gouvernement anglais a jusqu'ici donné 800.000 francs, la Nouvelle-Zélande 50.000, les sociétés charitables d'Angleterre 500.000, pour aider à l'œuvre de pitié. Mais il y a près d'un million de victimes. Le ministre de l'Assistance publique de Grèce, le docteur Doxiades, s'occupe déjà de 600.000 d'entre eux (il y en a 130.000 à Mityllène, 60.000 à Chio, 35.000 à Samos, 70.000 à Salonique, 40.000 au Pirée, 140.000 dans la région de Rodosto et le reste est éparpillé dans toute la Grèce). Le gouvernement hellénique étudie un programme de billets de logement forcé; chaque ville et village de Grèce devant absorber un nombre de réfugiés proportionné à sa population. Mais, dans les conditions actuelles du Trésor grec, la tâche dépasse les disponibilités. L'hiver approche et le flot des émigrants de Thrace commence à arriver. On en attend près de 400.000

— Si la solidarité humaine n'est pas un vain mot, si, dans ce bas monde, il y a tout de même autre chose que la lutte

des politiciens et des financiers; que les rivalités et les haines entre les chrétiens d'Occident fassent trêve devant ce tableau d'immense misère et que l'Europe rachète son crime d'égoïsme qui est à l'origine de tout le mal par un loyal et grand effort de charité.

